

XYZ. La revue de la nouvelle

Musique

Daniel Paradis



Numéro 38, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4293ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, D. (1994). Musique. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (38), 65–69.

MUSIQUE*

DANIEL PARADIS

Un air lui tournait dans la tête, une de ces ritournelles qui s'obstinent à vous aimer, malgré vos efforts pour l'oublier. Après de vains essais pour penser à autre chose, il eut l'idée de la projeter devant lui avec force : elle fusa de sa tête, fit le tour du monde en un clin d'œil, comme seule une ritournelle peut le faire, et revint pénétrer dans le crâne par l'occiput. Il n'était pas content, car l'absence n'avait duré que le temps d'un soupir de soulagement, mais elle était revenue avec deux ou trois tonalités exotiques supplémentaires.

Alors, il l'envoya en haut, de toutes ses forces : elle monta et ricocha sur un satellite qui passait ; cela fit « bing » et faussa quelque peu les transmissions. Puis elle retomba vers la Terre, vers la tête de notre homme, et y pénétra par le même endroit que celui du départ.

Le bonhomme en eut assez. Toute la nuit, il se livra à de savants calculs astronomiques, lesquels ne réussirent malheureusement qu'à refouler au second plan la fichue ritournelle qui, inconsciente du danger, continuait à batifoler entre ses deux oreilles. Juste avant le petit matin, il grimpa sur le toit et orienta son tir, c'est-à-dire sa pensée, dans une direction précise, suivant un angle déterminé par rapport au sol, et d'un prodigieux effort, propulsa la ritournelle sur une petite constellation située à quelques degrés en diagonale de l'étoile Aldébaran, mais à une distance épouvantable du système solaire. La longue nuit de mathématiques avait porté fruit : la trajectoire du bolide ne serait vraisemblablement

* Ce texte a reçu le Prix de la meilleure plume lors de la quatrième édition du Concours de nouvelles XYZ.

pas déviée dans cette partie du cosmos, du moins pendant l'essentiel du voyage. Aussi notre homme vécut-il le reste de sa vie la tête tranquille et agréablement vide.

Pour sa part, la ritournelle finit un jour par atteindre une planète de la constellation, y pénétra même quelque peu car la texture s'y prêtait, rebondit contre le centre plus dur, vint près d'être engluée, mais réussit à s'extraire de l'étrange substance et ressortit en un autre point de la planète, non sans perturber au passage quelques villes d'extraterrestres, puis reprit sa course effrénée, cherchant son point d'origine. Elle rencontra un train d'astéroïdes, sauta de l'un à l'autre en une série de bonds sonores, tant et si bien qu'elle réussit à retrouver sa trajectoire initiale et repartit en sens inverse, vers la Terre. En effet, c'était une ritournelle intelligente qui avait de la mémoire. Le voyage de retour lui sembla moins long que l'aller, car elle connaissait le chemin, balisé à l'aller de l'une ou l'autre double croche échappée au passage.

Revenue à la Terre et entrée dans l'atmosphère, elle chercha un bon moment son bonhomme, car celui-ci avait, bien entendu, changé de place depuis toutes ces années. Quand elle le trouva, il était vieux et à l'article de la mort. Il fut content de la retrouver, mais pas trop. D'autant plus qu'elle avait acquis une espèce de rythme stellaire qui lui était étranger. Alors il se fâcha.

« Écoute bien, mignonne ; tu as fait un beau voyage, d'accord ! Cela fait plaisir de te revoir, mais ne t'incruste pas. Ouste ! »

Et il la propulsa de nouveau, à peu près dans la même direction qu'autrefois, dans l'espoir d'avoir la paix pendant le grand passage. Ce fut le cas : il s'éteignit tranquillement, quitta son corps, vit qu'on l'emportait, le veillait, l'incinérât et tout et tout. Il fit ce que font tous les morts juste après être morts et, après s'être acquitté de ces formalités, se retrouva un instant tout seul, à décider de ce qu'il allait faire.

Il se trouvait plus léger, plus libre de ses mouvements, et prit plaisir à voler ici et là pendant qu'en bas on pleurait sa dépouille. Il était heureux de sa nouvelle vie. Mais vint un jour où il vit poindre au coin du ciel une vieille connaissance. « Ah non ! » grommela-t-il.

Et son premier geste fut de s'enfuir, de s'envoler au bout du monde, mais il se ravisa, attendit la ritournelle et, lorsque celle-ci, toute souriante à l'idée des retrouvailles, fut à proximité, il fit un pas — ou plutôt un vol — de côté et le bolide, emporté par son élan, alla s'empêtrer dans un arbre. Du coup, celui-ci en devint magique : les araignées accrochèrent des sons mélodieux à leurs toiles et jouèrent de ces nouvelles harpes. Les feuilles frémissaient, vibraient, s'enroulaient et se déroulaient en cadence et, comme c'était la nuit, les branches découpaient sur le ciel clair une portée un peu tordue où les notes se fixèrent, exhalant, au passage des vents, des sonorités stellaires encore inconnues. Enchantée, la ritournelle en oublia longtemps le bonhomme pour rester dans l'arbre. Les gouttes de pluie aimaient s'attarder dans les branches, et les racines, à peine retenues par leur gangue de terre, avaient envie de danser.

Un peu ému par le spectacle, le bonhomme se demanda un temps s'il n'avait pas eu tort de renoncer à cette musique spatiale, mais il se dit qu'il fallait prendre une décision, même si elle n'était pas la meilleure. À présent qu'il savait voler, il voulut s'enfuir le plus loin possible, vers un monde sans ritournelle. Il se propulsa donc de plus en plus loin de ce moment de bonheur, de cette joie qui maintenant se passait de lui, de plus en plus loin, peut-être pour ne pas trop penser, ne pas avoir le temps de regretter. Il trouva un océan, le survola, en perça la surface et les vagues saluèrent à peine son passage. Il traversa le profond silence des flots, atteignit le fond, ou plutôt l'un des fonds, et le trouva parsemé de pierres phosphorescentes. Ici un temps mouillé filait, oscillait doucement avec les remous. La lumière se décomposait en lueurs pétillantes et se reconstituait pour se dissoudre encore : un ciel à l'envers aux lueurs et aux reflets multicolores qui s'accrochaient parfois à l'un ou l'autre courant ascendant et formaient de petites colonnes de lumière. L'atmosphère était liquide, mais nul besoin de respirer puisque le corps et ses poumons étaient choses du passé, d'un autre monde qu'il n'avait plus besoin de regretter.

Il parcourut, vécut les poissons, les plantes marines, les grands fonds. La mer aussi avait sa musique et le silence disparut,

lentement pulvérisé par les chants des petites pierres et des remous, des mouvements et des sons feutrés, bleus, verts, noirs ou sans couleur, presque sans substance ; il apprit des relents de musique effilochés et dilués, vit des formes naître et disparaître en laissant, à leur place, leurs enveloppes sonores... Et par moments, quand il cessait d'écouter les tréfonds de la mer, il entendait en lui-même la musique de la vie.

Quand il eut beaucoup vu, entendu, absorbé, il leva son regard vers la surface. Le temps de la mer était fini. Celui de l'air débutait. Il pensa à sa vieille ritournelle et eut envie de la revoir. Remonter doucement les ondes de la mer et de l'air lui fut facile car le mouvement des êtres et des choses lui semblait maintenant plus serein. Il retrouva sans peine l'arbre où il avait laissé sa vieille ennemie. Elle n'y était plus, mais toutes les branches, toutes les feuilles le regardaient de toutes leurs notes, comme une vieille connaissance. L'arbre était calme, chacune de ses parties prenant tranquillement conscience d'elle-même.

Après avoir étreint, imprégné l'arbre, la ritournelle était partie, laissant derrière elle une traînée de rondes, de blanches, de noires, de croches, de dièses, de bécarres que le bonhomme n'eut qu'à suivre, en reniflant les miettes musicales. Elle était en forme pour son âge. Elle avait traversé un champ, et les herbes, inclinées sur son passage, restaient prostrées, luisantes et comme heureuses. Ailleurs, un gros buisson, gorgé de musique, suçait encore quelques notes. Ici et là flottaient quelques accents tristes : la ritournelle s'était ennuyée du bonhomme. Le cherchait-elle encore ? Une large trace fraîche se déroulait jusqu'aux confins de l'horizon. Il finit par trouver la ritournelle, accroupie dans une clairière.

Elle avait vieilli, mûri, aurait-on dit. Tous deux s'observèrent, mi-tristes, mi-heureux, mi-méfiants, chacun ignorant si l'autre avait trop changé pour... Puis le bonhomme sourit, un sourire tout simple, qui aurait voulu tout exprimer. La ritournelle commença à pétiller doucement ; elle avait des mouvements plus lents, plus mesurés, plus expressifs. Elle prit la forme d'une espèce de soleil dont les longues pointes souples flagellaient l'espace autour

d'elle. Elle se mit à tourner graduellement de plus en plus vite, les notes volant dans tous les azimuts... et le bonhomme comprit qu'elle se désagrégeait pour lui faire plaisir, pour ne plus l'embêter. Il allait lui dire que ce n'était pas nécessaire, qu'il avait changé, qu'on pouvait vivre en bon voisinage, qu'il... mais qu'aurait-il pu lui dire? La ritournelle, gonflée d'énergie, d'amour, explosait avec lenteur et majesté: de larges et nobles pans de musique giclaient doucement, se déposaient sur la campagne voisine, de petits sons aigus et fébriles montaient se placer en orbite. La ritournelle mourait à sa façon.

Le bonhomme n'eut pas le temps d'être triste: la terre buvait avidement cette pluie inusitée, les nuages promenaient dans le ciel un immense sourire. Il y avait un autre monde pour les ritournelles désagrégées. La musique de l'univers est éternelle.

XYZ